

Pour sortir de l'illettrisme sous toutes ses formes, il faut restituer à l'écrit son caractère sacré

Philippe Meirieu

Dans un bref et fulgurant roman, *Le Sagouin*, François Mauriac raconte l'histoire terrible d'un enfant perdu, Guillou. Fils d'un baron faible et lâche qu'une bourgeoise arriviste a épousé pour son argent, Guillou, à douze ans, a été renvoyé de deux écoles privées et l'instituteur du village ne veut pas de lui. Tout le monde le tient pour débile et définitivement illettré. Sa mère le méprise profondément et ne cesse de stigmatiser sa laideur, sa saleté et son arriération mentale ; c'est elle qui l'a nommé « le sagouin ». Mais il faut bien faire quelque chose de Guillou et, en dépit de ses préventions à l'égard de l'instituteur laïc, la baronne va supplier celui-ci de prendre Guillou avec lui, non point dans la classe avec les autres enfants, mais le soir pour tenter de l'occuper et de lui faire faire quelques progrès. Monsieur Bordas, l'instituteur, qui est aussi secrétaire de mairie, correspondant local de *L'Humanité* et militant politique de gauche promis à une belle carrière, finit par accepter, moins parce qu'il veut sauver cet enfant que parce qu'il ressent quelque attirance trouble pour sa mère. Guillou va donc être pris en charge par l'instituteur et sa femme, Léone. L'enfant commence par écosser les haricots en écoutant Monsieur Bordas parler de Jaurès. Puis, un jour, Guillou entre dans la chambre du fils de l'instituteur, parti étudier à l'École normale. Là, dans cette pièce magique tapissée de tous les ouvrages obtenus par le fils prodige lors des distributions des prix, il va directement vers un livre, *L'Île mystérieuse*, et lit à M. Bordas un extrait qu'il dit aimer particulièrement : « ... Presque aussitôt, l'inconnu (il s'agit d'un individu mi-homme, mi-bête trouvé dans un île déserte) se replia sur lui-même, il s'affaissa à demi et une grosse larme coula de ses yeux. "Ah ! s'écria Cyrus Smith, te voilà donc redevenu homme, puisque tu pleures !" ». Et François Mauriac note alors : « L'instituteur recula un peu sa chaise. Il aurait pu, il aurait dû s'émerveiller d'entendre cette voix fervente de l'enfant qui passait pour idiot. Il aurait pu, il aurait dû se réjouir de la tâche qui lui était assignée, du pouvoir qu'il détenait pour sauver ce petit être frémissant. Mais il n'entendait l'enfant qu'à travers son propre tumulte. »

Et n'est-il pas vrai que "notre propre tumulte", toutes nos préoccupations légitimes de carrière et de vie quotidienne, nos soucis de santé et d'argent, le temps qui passe, les obligations de toutes sortes, les programmes qu'il ne faut pas perdre de vue et l'image que nous devons donner de nous-mêmes à l'institution qui nous emploie... n'est-il pas vrai que tout cela s'interpose bien

souvent entre l'élève et nous, au point que nous ne savons plus saisir les occasions si précieuses qui se présentent, quand l'enfant laisse échapper quelque chose de son désir de grandir et que, plus ou moins maladroitement, il nous invite à l'accompagner ? Bien sûr, nous ne sommes pas coupables, car nous sommes des êtres incarnés et médiocres, des êtres qui vivent aussi (et souvent d'abord) du souci d'eux-mêmes. La disponibilité totale, aspiration au sacrifice complet de soi, abolirait la possibilité même de tout acte moral, de tout service à l'autre. Nous nous anéantirions dans le gouffre des actions toujours possibles et jamais achevées, *"nous pleurerions l'éternelle absence des œuvres qui n'ont pas eu lieu"* : car, à l'acte éducatif, il n'est pas de terme, et celui qui, le soir, ferme la porte de sa classe ne peut qu'arbitrairement considérer qu'il a fini son travail. Il sait bien, en réalité, qu'il lui reste, encore et toujours, quelque chose à faire. Mais il n'est ni un saint ni un héros... Et c'est pourquoi il a besoin de lire, de temps en temps, des textes aussi forts que le Sagouin pour aiguïser sa lucidité et ne pas laisser passer les occasions essentielles.

Dans le Sagouin, Monsieur Bordas finira par laisser triompher "le tumulte" ; en dépit de son affection naissante pour Guillou, il l'abandonnera : sa femme Léone, est quelque peu jalouse de la baronne et il faut bien sauver son ménage. Qui d'ailleurs pourrait le lui reprocher ? Et puis Guillou, de toute façon, ça ne durera qu'un temps ; il est dans l'ordre des choses qu'il parte un jour, et, ce jour-là, Monsieur Bordas supportera-t-il d'avoir sacrifié ses amis politiques et sa carrière ? Sauver un gosse, c'est bien, mais il faut en payer le prix en solitude et, sans doute, en amertume. Alors Guillou va repartir chez lui et, un soir, avec son père, il s'endormira pour toujours dans l'eau noire du moulin. Personne ne saura jamais ce qui s'est passé. Monsieur Bordas y repensera souvent, ouvrant et réouvrant sans cesse le livre au passage lu par Guillou. : *« À l'École normale, un de leurs maîtres leur apprenait les étymologies : instituteur de institutor, celui qui établit, celui qui instruit, celui qui institue l'humanité dans l'homme ; quel beau mot ! D'autres Guillou se trouveraient sur sa route peut-être. À cause de l'enfant qu'il avait laissé mourir il ne refuserait rien de lui-même à ceux qui viendraient vers lui. Mais aucun d'eux ne serait ce petit garçon qui était mort parce que M. Bordas l'avait recueilli, un soir, et puis l'avait rejeté comme ces chiots perdus que nous ne réchauffons qu'un instant. Il l'avait rendu aux ténèbres qui le garderaient à jamais. »*

L'histoire est exemplaire à bien des points de vue : chacun pense Guillou illettré et celui-ci, à l'insu de tous, s'est plongé dans les livres. Chacun le croit arriéré et il a déjà accédé à la culture. Chacun l'imagine comme une sorte de " bête " insensible, incapable de pensée cohérente, et il a découvert la littérature dans sa fonction essentielle : il sait que celle-ci résonne à ses propres émotions, lui permet, par la distance même qu'elle introduit, de les exprimer en mettant son intimité à l'abri, d'interpeller autrui par la médiation d'une histoire, assez universelle pour que chacun se sente concerné, et assez singulière pour qu'il puisse se dégager des circonstances particulières qui l'enserment et, parfois, l'enferment. Il nous montre le chemin véritable par

lequel le langage de l'homme accède à la parole humaine : la médiation de la culture.

Et, peu nous importe ici, au fond, le cas particulier et au demeurant fictif, de Guillou. Si le récit nous touche, c'est pour les mêmes raisons qui font que *L'Île mystérieuse* est un texte si important pour l'enfant. Nous ne rencontrerons sans doute jamais de "Guillou", mais nous devons savoir qu'en dépit de nos immenses différences avec lui, nous sommes toujours aussi un peu Monsieur Bordas : comme lui, nous ne sommes pas assez attentifs à ce que les enfants que nous disons aujourd'hui "en grande difficulté" savent déjà faire et qu'ils répugnent souvent à nous montrer pour ne pas démentir nos jugements. Comme lui, nous sous-estimons trop la force de textes qu'on pourrait dire "à haute densité humaine", dans lesquels ces enfants pourraient se découvrir fils et filles d'une humanité qui se pose depuis longtemps les questions fortes qui les taraudent. Comme lui, nous sommes trop "enfermés dans notre propre tumulte" et ne savons pas saisir les occasions qui se présentent – toujours plus nombreuses qu'on ne le croit – pour créer quelques correspondances entre une personne murée dans sa solitude et les créations des hommes qui, patiemment, tout au long de leur histoire, sont parvenus à jeter quelques ponts entre eux. Comme lui, nous manquons de cette inventivité obstinée, nourrie de la conviction de l'éducabilité de l'autre, qui pourrait faire de nous d'inlassables pourvoyeurs d'occasions, lecteurs attentifs de contes, nouvelles et romans, conteurs d'histoires terrifiantes et rassurantes à la fois, parce que l'humain, dans ses désirs les plus secrets et ses contradictions les plus fécondes s'y donne à voir, sans agression inutile ; le texte a ici un pouvoir fabuleux, au sens propre du mot : il renvoie les questions les plus terribles (pensons à la figure de l'ogre dans *Le Petit Poucet*) sans, pour autant, s'abîmer dans la contemplation malsaine de la boucherie, omniprésente sur tous nos écrans. Le texte, écouté d'abord, lu ensuite individuellement, implique l'autre et réserve une place inviolable pour son intériorité ; il suggère qu'on a le droit d'être habité par les désirs les plus violents mais laisse ouverte la possibilité de la réflexion sur la légitimité du passage à l'acte.

Contrairement à l'expression visuelle de la violence, omniprésente sur nos écrans, qui érige l'acte en objet absolu et abolit l'intentionnalité dans la réduction systématique de l'homme à ses pulsions immédiates, de son corps à de la viande, des rapports humains à des rapports de force, le conte comme le récit romanesque donnent à penser. Ils ne basculent pas dans l'obscénité inévitable de ce qui ne se donne qu'à voir, éradiquant toute interrogation éthique au profit d'un esthétisme qui est à l'esthétique ce que le Front national est à la politique : l'expression non médiatisée par l'intelligence de l'animalité dans l'homme.

C'est pourquoi la lutte contre l'illettrisme (dont la désaffection de l'orthographe n'est qu'une forme parmi tant d'autres) passe, fondamentalement, par l'affirmation que l'entrée dans l'écrit n'est pas d'abord affaire de commodités sociales, mais plutôt accession au sacré. De Lascaux

jusqu'à l'informatique, et contrairement à ce que prétendent avec suffisance ceux qui veulent réduire la culture à la communication, l'écriture est affaire de "traces", d'"empreintes", d'"échos" lointains qui résonnent à travers le temps et l'espace, d'histoires qui découvrent et qui cachent l'essentiel à la fois, qui le découvrent parce qu'elles le cachent et le cachent parce qu'elles le découvrent. Que l'on prive les hommes des contacts avec ce que leurs prédécesseurs ont ainsi sédimenté depuis la nuit des temps, et les formes les plus troubles de spiritualité viendront se lover dans les espaces ainsi libérés, la conscience s'abîmera dans les manifestations fusionnelles les plus douteuses ou la solitude s'installera à jamais entre des êtres qui n'auront plus ni le goût ni les moyens de se parler. Que l'on réduise l'accès à l'écrit à de simples savoir-faire techniques, ou que, sous prétexte de se rapprocher des préoccupations des personnes, l'on rabatte le sens sur la simple utilité sociale quotidienne et l'écrit perdra vite tout attrait véritable : instrumentalisé dans une société qui l'est déjà trop, et, pour des personnes souvent engluées elles-mêmes dans le concret et l'utilitarisme, il restera l'objet d'un troc, dans ce que Paulo Freire nommait une "pédagogie bancaire". Que l'on approche le phénomène à travers des grilles de lecture exclusivement importées des sciences humaines (psychologie cognitive ou clinique, sociologies de toutes sortes) et l'on perdra ce qui anime véritablement le rapport de l'homme à l'écrit : l'intentionnalité. L'illettrisme alors, au-delà des efforts des uns et des autres, risquera bien de devenir un fait social dominant. À nous de faire en sorte qu'il n'en soit pas ainsi.